

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

ACTES OFFICIELS.

Monaco, le 17 Décembre 1865.

Sa Majesté l'Empereur des Français a conféré à Son Altesse Sérénissime Charles III, Prince Souverain de Monaco, le Grand Cordon de l'Ordre de la Légion d'Honneur, dont les insignes, accompagnés d'une lettre Impériale, ont été remis au Prince, le 6 décembre, au Château de Marchais.

Le Colonel Vicomte de Grandsaigne, Premier Aide-de-Camp du Prince, a eu l'honneur d'être reçu par l'Empereur Napoléon III, le 9 de ce mois, au Palais de Compiègne, et de remettre entre les mains de Sa Majesté une lettre de Son Altesse Sérénissime.

M. Georges Nacouz, Consul de Monaco à Alexandrie (Egypte), a adressé à S. Exc. le Gouverneur Général le rapport suivant, en date du 18 novembre 1865, sur le commerce du coton en Egypte :

« Au moment où vient de se terminer la campagne cotonnière de 1864-1865, il m'a paru intéressant de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'état de cet important commerce, qui constitue, pour ainsi dire, à lui seul toute la richesse de l'Egypte.

Le cultivateur égyptien, entraîné par l'appât des bénéfices énormes produits par la culture du coton, s'y est livré presque exclusivement, et les perfectionnements apportés par l'industrie Européenne, ont permis de développer d'une façon vraiment prodigieuse, la production du précieux textile.

Le déficit que laissait aux filatures Européennes le conflit Américain et qui n'était pas moindre de 3 millions 1/2 de balles, peut être en partie comblé par 2,100,000 balles provenant, soit des Indes, soit de la Turquie, et l'Egypte y figurerait à elle seule pour 420,000 balles.

On peut suivre l'augmentation graduelle de la production dans le tableau comparatif suivant :

1857-1858	balles :	126,096
1858-1859	»	136,278.
1859-1860	»	123,946.
1860-1861	»	149,805.

1861-1862	balles :	153,276.
1862-1863	»	230,659.
1863-1864	»	328,059.
1864-1865	»	421,449.

Et il est à remarquer que, dans les trois dernières années, la production se solde d'une année à l'autre par une différence de 100,000 balles environ et que cet accroissement a eu lieu dans les moments les plus calamiteux pour le commerce et a traversé les crises de toutes sortes qui l'ont si fortement ébranlé.

Maintenant on se demande si les campagnes à venir vont suivre cette même progression.

Les craintes excessives que l'on avait conçues pour le moment où la levée du blocus des ports Américains amènerait sur les marchés Européens ce fameux stock de coton, qu'on n'évaluait pas à moins de 1,500,000 balles, ne se sont pas réalisées, l'expédition s'étant faite et sans produire d'effet bien sensible.

D'autre part, il est à peu près certain que, par suite du manque de bras et de la dévastation des terrains, il faudra encore un an ou deux, pour que la culture du coton puisse se rétablir dans les Etats de l'Union, sur le pied où elle était avant la guerre.

On peut donc compter sur deux de trois bonnes années pour la production cotonnière en Egypte. Mais il ne faut pas se dissimuler que, pour l'avenir, ces produits ne pourront soutenir la concurrence des produits Américains, que par une réduction considérable des prix de revient.

La récolte de 1865 commence à arriver sur nos marchés : on prévoit qu'elle sera moins abondante que celle de l'année précédente, bien que la culture se soit encore étendue et développée; il paraît que l'abondance des rosées, l'influence nuisible des vers et le retard de l'inondation périodique du Nil ont empêché la croissance des arbustes et gêné le développement des capsules.

Quoiqu'il en soit, la reprise des affaires se soutient, et le retour de la plupart des principaux commerçants, depuis la cessation de l'épidémie, a été le signal de nouvelles et importantes transactions; en un mot, la campagne de 1865-66 semble s'ouvrir sous les meilleurs auspices.

Le vapeur le *Préféré*, du port de Marseille, fera très prochainement le service maritime entre Nice et Monaco (deux départs par jour), en attendant l'arrivée du *Charles III* dont l'achèvement a éprouvé quelque retard. Cependant nous croyons pouvoir assurer d'une manière certaine que la première quinzaine de janvier ne se passera pas sans voir le *Charles III* dans notre port.

Nos lecteurs se souviennent sans doute d'un charmant article où Méry rendait compte d'une séance donnée par M. de Caston dans les salons du Casino. Le célèbre prestidigitateur sera de retour parmi nous, vers les premiers jours de janvier, et nous pourrons l'applaudir encore une fois.

M. de Caston n'est pas seulement un prestidigitateur habile, le rival illustre des Bosco et des Houdin, c'est encore un écrivain spirituel et distingué. Il a dévoilé *les mystères de la main*, il a dénoncé les ruses des spirites dans des livres dont le succès n'est pas encore épuisé. Ainsi, dans la soirée qu'il s'est promis de nous donner, M. de Caston nous fera véritablement assister à une causerie littéraire autant qu'à une séance de prestidigitation. Deux plaisirs à la fois !

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Journal de Nice* :

Au nombre des personnes de distinction arrivées ces jours derniers à Nice, nous citerons : M. le comte de Plestcheyeff; la princesse Marie de Himcheyeff; la comtesse Wassiltchikoff; le comte Strogonoff; la baronne Carlowitch; la baronne de Molitor; le comte de Bourbon Russel; la baronne de Wietingoff; la baronne de Rhœder et famille; la baronne de Grovestens; M^{me} la princesse Troubestkoy et famille; M. le comte Tascher de la Pagerie; la comtesse de Morsoff; le comte de Boude; la générale Aldred; lord et lady Sinclair et famille.

M. le D^r Macario, qui s'est définitivement fixé à Nice, vient d'obtenir le 1^{er} prix à l'académie de médecine de Gand, pour son travail sur les affections rhumatismales. C'est la quatrième fois, nous l'en félicitons, que ce savant praticien sort vainqueur des luttes académiques.

M^{me} Jenny Lind Goldschmidt, très-souffrante, se rend d'Em's à Nice pour passer l'hiver dans cette dernière ville.

M. Victor Cousin est arrivé samedi à Cannes où, comme les années précédentes, l'illustre écrivain vient passer la saison d'hiver.

On avait annoncé l'arrivée de Méry à Monaco. L'auteur d'*Heva* et de la *Floride* est en ce moment encore à Paris, où il met la dernière main à l'opéra le *roi Léar*, de Shakespeare, que Verdi doit mettre en musique. Méry sera à Monaco vers le 25 de ce mois.

Les journaux de Paris ont signalé au mois d'octobre, comme chose rare, une reprise de végétation

sur divers points de la France. Nous leur apprendrons à notre tour, qu'en ces mois de décembre et de janvier, à Nice, et chaque année à la même époque, nos hôtes d'hiver sont habitués à voir, notamment au jardin d'horticulture de la propriété Saint-Aubin, des pommiers et des poiriers portant une seconde fructification, de grosses fraises commençant à mûrir, les *salvia splendens*, les lilas, les rosiers remontants chargés de fleurs; tout cela en pleine terre, sans serres, sans bâches, sans aucun artifice, mais tout naturellement par la douceur de notre climat et les soins intelligents donnés aux cultures de cet établissement.

Un autre but de promenade, c'est la partie du jardin de M. Alphonse Karr, ouverte aux amateurs de ses merveilleux bouquets.

Sous ce titre : *Petites vérités sur les causes du célibat à Marseille et ailleurs*, on vient de mettre en vente, chez les principaux libraires de Marseille, un charmant opuscule dû à la plume élégante et facile de M. Henri Olive.

On lira, pensons-nous, avec fruit ce travail, surtout après avoir assisté au tournoi littéraire auquel plusieurs écrivains des deux sexes ont pris part dans ces derniers temps.

M. Henri Olive est intervenu dans le débat pour dire à chacun ses vérités, et relever finement et en bons termes les torts qui incombent à l'un et à l'autre sexe.

Il est à désirer que le public spécial auquel s'adresse cette excellente publication puisse en tirer le plus grand profit, et que d'aussi bons conseils sur les excès du luxe chez les femmes et les dangers du célibat pour les hommes soient goûtés et mis en pratique, et que le précepte soit bientôt suivi de l'exemple.

S. Exc. le général gouverneur de Malte, sir H.-K. Storks, avec sa suite, est arrivé à Marseille et est descendu au Grand Hôtel du Louvre et de la Faix. Dans ce même hôtel est descendue la reine Emma, voyageant avec sa suite. Cette souveraine se rend à Hyères où elle doit passer une partie de l'hiver.

Voici encore le nom de quelques personnages arrivés à Marseille : S. A. le prince Mirza-Syed-Hussin Ali, fils du roi Nabab du Bengale, accompagnée de ses deux frères le prince Mirza-Syed-Hoosein Ali et le prince Mirza-Syed-Malicomed-Ali.

Dans la suite nombreuse du piri ce royal se trouvent comme aides-de-camp : le prince Sahil-Weizer Ali et le prince Hucheen-Sahib Ali, avec un grand nombre de domestiques indigènes. Ces personnages de distinction, arrivés de Lyon, resteront quelques jours à Marseille pour visiter la ville et se rendront après en Italie.

On attend à Marseille l'arrivée prochaine de M. le maréchal Mac-Mahon duc de Magenta. Nous apprenons à cette occasion que la frégate à vapeur le *Panama* est arrivée de Toulon dans la rade de cette ville pour être mise à la disposition de M. le gouverneur général de l'Algérie, qui va reprendre son commandement.

Dans quelques jours doit arriver à Marseille l'ambassade marocaine. M. Schœffer, interprète, premier secrétaire de S. M. l'Empereur, est désigné pour recevoir les ambassadeurs à leur arrivée sur le territoire français.

COURRIER DE PARIS.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Sur mon honneur et ma conscience, oui, le macadam est coupable !

Il est impossible de calomnier la boue. Nous pensions, naïfs, que le macadam se contentait de nous éclabousser et de ronger le bas de nos pantalons, chose réjouissante pour les tailleurs qui ne sortent qu'en voiture. Ah ! que ses crimes sont bien plus grands; un illustre docteur l'a prouvé, dans un mémoire que l'Académie a promis de lire : l'humidité permanente du macadam est une cause d'émanations homicides et c'est à elle qu'il faut attribuer cette recrudescence de maladies mortelles dont nous sommes affligés depuis quelques années. Le choléra lui-même... les bords du Gange sont-ils pavés de macadam ? il est vrai qu'en temps de pluie, le boulevard Montmartre a quelque ressemblance avec le fleuve jaune. Abolissons le macadam ! tel est le cri des Catons de la chronique. Rien n'est plus triste, en effet, que Paris un jour de pluie; voici un sonnet qui le prouve de reste :

Il pleut : le rêveur lit de menteuses sornettes
Qui font oublier l'heure et le temps écoulé ;
Sous un vaste *riflard*, les Prudhommes honnêtes
Promènent par la ville un ennui désolé.

Oubliant pour un jour la Bourse et les gazettes,
Un fat sur le retour, Don Juan gris-pommelé,
Lorgne en fin connaisseur la jambe des grisettes,
Qui trotte, moulant un bas immaculé.

Il pleut et les cochers, du haut de leurs voitures,
Insultent aux passants criblés d'éclaboussures.
Le jaune macadam est en détrempe, mais

Au café, savourant le bock et le cigare,
De ce fleuve boueux le beau gandin se gare ;
Et les poètes vont plus crottés que jamais !

Donc, c'est dit ! plus de macadam, mais de bons pavés ; des dalles comme à Nice ; et espérons que Paris n'aura pas la nostalgie de la boue, selon la belle expression d'Emile Augier. Grâce au docteur, grâce à l'Académie, grâce à M. Haussman, (voilà certes une belle occasion d'embellir Paris) le macadam sera supprimé l'année prochaine. L'année prochaine ! Il faut bien y songer à ce jour redouté, ce jour de Damoclès, ce jour de Rabelais qu'on appelle le jour de l'an. Déjà mon portier daigne me saluer, le facteur me monte lui-même mes lettres et le garçon de restaurant ne reaverse plus de potage sur mon gilet. Toutes ces prévenances sont significatives. Ce sont des appels directs au porte-monnaie des éternes. Parisiens, mes frères, si vous n'avez pas d'argent, gare à vous !

Battre monnaie ! Question capitale, affaire suprême, en ces temps matérialistes qui n'adorent que Sa Divinité le Billet de Banque et ne s'inclinent que devant Sa Majesté la Pièce de cent sous. Heureux ceux qui peuvent y arriver rien qu'avec l'aide de leur talent ! Ne devoir la fortune comme le succès en ce monde qu'à sa propre valeur et au mérite de ses travaux ! Rare alternative de nos jours, mais d'autant plus digne de sympathie et d'admiration, quand par hasard, elle se rencontre.

C'est l'histoire de Gustave Doré, un autre enfant sublime celui-là, qui a reculé les bornes de la puissance du crayon et éparpillé les chefs-d'œuvre par centaines. Cette admirable *Bible* qu'il vient d'illustrer pour le compte de la maison Mame, de Tours, et qui est déjà dans toutes les mains gantées de quelques vingt mille livres de rente ; cette *Bible*, disons-nous, ne lui a pas rapporté moins de cent mille francs, chiffre rond. Voilà, aux yeux de bien des gens le meilleur *critérium* du talent du jeune artiste et la meilleure preuve de sa fécondité d'imagination.

La plupart de ses admirateurs, n'en doutez pas,

— et je dis parmi les plus intelligents, — l'exaltent en raison et en proportion de ce chiffre divulgué par les journaux. Retranchez un zéro à ce total fabuleux, immédiatement l'engouement baisse et tombe au-dessous de rien. Heureusement que G. Doré n'est pas un de ces artistes qui en imposent au public à la faveur des vents heureux et d'une vogue artificielle.

Ce grand dessinateur, qui sera un grand peintre le jour où il le voudra sérieusement, burine plutôt qu'il ne dessine ; ses admirables compositions vont droit à l'adresse de la postérité et portent tous les caractères infailibles de la durée.

La durée ! mot magique et ambitieux qui ne saurait malheureusement s'appliquer à toutes nos entreprises ici-bas. Combien de choses qui devaient être éternelles et qui croulent après une existence de quelques jours ! Espérons que tel n'est pas le sort réservé aux conférences littéraires qui vont se multipliant de toutes parts. Rue Scribe, salle Valentino, quai Malaquais, partout les orateurs de bonne volonté se succèdent les uns aux autres, pour l'agrément et l'instruction du public.

Nous mentionnerons spécialement les trois leçons sur le théâtre d'Emile Augier, que M. Camille de Chancel a inaugurées la semaine dernière et dont la première a eu assez de succès, auprès de son auditoire d'élite pour qu'on la lui ait redemandée. C'est ce soir que l'élégant orateur doit prononcer pour la seconde fois son remarquable discours. Nul doute qu'il ne soit encore accueilli par les applaudissements ; ce sera justice. M. de Chancel a apporté à l'examen de ce théâtre si original et si varié d'Emile Augier une remarquable hauteur de vues, jointe à une ingéniosité d'aperçu et à une chaleur de sentiments qui le classent dès à présent à un très-honorable rang parmi nos jeunes *conférenciers*.

En attendant que l'Académie Française procède à la réception de MM. Camille Doucet et Prévost-Paradol, l'Académie des Beaux-Arts vient de donner un successeur à M. Heim. Le respectable M. Heim a laissé un fils qui, un jour ou l'autre aura lui aussi sa place marquée à l'Institut, car il compte au nombre de nos jeunes architectes qui ont le plus d'avenir, et il s'en est fallu de bien peu, que son plan ne fut adopté préférablement à celui de M. Garnier, lors du concours pour le nouvel Opéra.

Mais son admission et son envoi à l'école de Rouen, comme premier grand prix d'architecture, ayant déjà soulevé jadis quelques objections en raison de la position élevée et de l'influence de M. Heim père, on n'a pas voulu susciter une seconde fois de semblables récriminations. Tout est pour le mieux, d'ailleurs, puisqu'il est reconnu aujourd'hui que la salle de M. Garnier sera un chef-d'œuvre.

Et à ce propos, il paraît que l'Empereur aurait exprimé le désir formel que le nouvel Opéra fut inauguré avec l'exposition universelle de 1867. Les commandes aux peintres et statuaires pour la décoration intérieure sont déjà distribuées ; et M. Gérôme, le néo-grec, qui vient d'entrer justement à l'Institut en qualité de successeur de l'excellent M. Heim, aura pour sa part un ou deux panneaux à décorer.

Mais bien peu de mois nous séparent de cette merveilleuse Exposition ; les artistes seront-ils prêts ? Il le faudra bien, puisque le Souverain a parlé. Si quelques objections venaient par hasard s'élever, Napoléon III les réduirait infailliblement au silence : il n'aurait pour cela qu'à se rappeler qu'il est le neveu et l'héritier de celui qui s'écria dans une circonstance célèbre : « le mot impossible n'est pas français ! »

EMILE MONTADY.

COURRIER D'ITALIE.

La société Brassey, Fell et C^{ie}, va commencer incessamment les travaux du tramway sur le mont Genis. Les rails y seront posés au printemps prochain, et dans moins de quatorze mois il n'y aura plus d'interruption entre les chemins de fer de l'Italie et de la France. L'économie de temps qui résultera de l'établissement de ce tramway ne sera pas moindre de trois heures pour le parcours de 75 kilomètres qui séparent Suse de Saint-Michel, et les voyageurs comme les marchandises auront un système de locomotion et de voitures bien supérieur à ceux actuels. On nous assure que la plus sérieuse difficulté présentée par le service (la grande quantité de neige tombant sur ces hauteurs) se trouvera complètement vaincue par les puissants moyens qu'emploiera la société pour en débarasser les rails de son chemin de fer. Il est à espérer que le passage du mont Genis, qui sera de la sorte rendu le plus commode, le plus sûr et le plus rapide des grandes Alpes, en deviendra beaucoup plus fréquenté, au grand avantage de la ville de Turin et des relations si nombreuses entre la France et l'Italie.

— Il y a quelques semaines, les résidents français à Livourne ont été fort émus par une cérémonie qui rappelle en quelque sorte la distribution annuelle des prix Montyon par l'Académie française. Un français, M. François Milos, a laissé, par un testament en date du 11 mars 1707, à l'autorité ecclésiastique, investie alors de plusieurs fonctions civiles, un capital dont la rente doit être employée, tous les ans, à constituer à des jeunes filles un certain nombre de dots, dont une de 143 livres est mise à la disposition du consul de France dans cette ville.

Conformément à la volonté du testateur, c'est le 4 octobre, jour de la fête de saint François d'Assise, que le consul français doit désigner la personne qui lui paraît mériter cette dot, qui ne lui est d'ailleurs remise qu'au moment de son mariage.

Sur la proposition de la société de bienfaisance de Livourne, le consul a choisi, cette année, pour recevoir la dot Milos, M^{lle} Sylvie Morelli, fille d'un Français mort il y a quelques années, et qui, restée depuis cette époque le seul soutien de sa vieille mère infirme, n'a jamais cessé de lui prodiguer les soins les plus assidus et les plus touchants.

— Le délégué de la province de Frosinone a publié un édit pour la formation d'une commission mixte chargée de juger sommairement les brigands. Toute réunion de trois brigands armés sera considérée comme une bande et ses membres seront fusillés. Un brigand armé, n'appartenant pas à une bande sera puni des travaux forcés à perpétuité. Les complices et les fauteurs du brigandage seront frappés de peines plus ou moins fortes, selon les circonstances. Une prime de 500 écus est donnée pour l'arrestation d'un brigand, et de mille écus pour l'arrestation d'un chef de bande.

Des primes égales seront accordées aux soldats qui auront arrêté ou tué un brigand.

L'édit promet la vie sauve aux brigands qui se constitueront prisonniers dans le délai de quinze jours.

Les sentences de la commission mixte seront sans appel, excepté pour le cas de peine capitale, qui donnera le droit d'appel à l'autorité supérieure.

Dimanche dernier, M^{lle} Patti a joué au théâtre Paganini le *Barbier de Séville* et a abandonné le produit de cette représentation aux victimes du choléra. Nous sommes heureux d'enregistrer cet acte de désintéressement de la divine cantatrice que certains journaux français ont trop souvent accusée d'aimer plus le lucre que l'humanité.

VARIÉTÉS (1)

REVUE LITTÉRAIRE.

SCÈNES DE LA VIE CLÉRICALE : LES COURBEZON ; JULIEN SAVIGNAC. — MADemoiselle DE MALAVIEILLE (2).

PAR M. FERDINAND FABRE.

III.

Passons maintenant à la seconde série des *Scènes de la vie cléricale*. Après la grande toile, voici venir le petit tableau de chevalier ; après le grand roman à l'action touffue, aux épisodes multiples où fourmillent les personnages, voici la nouvelle, condensée, restreinte et pourtant formant un tout bien complet dans sa brièveté. Certes, nous admirons comme il convient les grandes peintures, mais nous ne craignons pas d'avouer notre

(1) Voir le numéro du 23 novembre.
(2) Paris, Hachette, libraire-éditeur.

préférence pour les petits tableaux de genre dont nous pouvons d'un seul coup-d'œil embrasser tous les détails.

Julien Savignac est l'histoire intéressante d'un enfant de quinze ans dont le cœur précoce s'éprend d'une invincible passion pour une jeune fille plus âgée que lui et déjà fiancée à un de ses camarades de collège. Les premières pages du livre nous montrent Julien enfant turbulent et vagabond, taciturne et rageur, désertant l'école pour aller courir par les garrigues et s'enivrer de grand air, en compagnie d'Adrien Sauvageol qui bientôt sera son rival. Il y a là le récit d'une chasse à la glé qui offre tout l'intérêt d'un drame. Ce frais épisode et mille autres détails aussi charmants nous font oublier que l'action s'attarde à ces préliminaires. Le père de Julien, homme rude et sévère, désespérant de l'éducation de son fils, le confie à son oncle, l'abbé Savignac, qui emmène l'enfant au presbytère. L'observation sagace du prêtre ne tarde pas à démêler dans Julien un de ces caractères sensibles et farouches que le dicton populaire définit en quatre mots : *mauvaise tête et bon cœur*. Ici se noue véritablement le drame entre Ménéquette la jeune sacristine, son fiancé Adrien Sauvageol et Julien. Sauvageol ne daigne pas se montrer jaloux de Julien, cet enfant dont au collège il protégeait la faiblesse. La passion de celui-ci s'irrite de ces dédains. Se sachant aimé de Ménéquette, qui n'épouse son rival que pour obéir à son père, Julien saura bien empêcher ce funeste mariage. Son tempérament sauvage ne reculera devant aucun moyen, il n'hésitera point même devant le crime. Nous voudrions pouvoir citer tout entière la scène terrible où les deux rivaux s'engagent, pour traverser un torrent gonflé par les pluies, sur une passerelle étroite et glissante. Julien, ne songeant qu'à sa vengeance, heurte violemment Sauvageol, mais du choc il perd lui-même l'équilibre et tous deux sont précipités dans l'abîme. La généreuse nature d'Adrien arrache son ennemi à une mort certaine. Cette magnanimité sublime triomphe de la haine de Julien. Désormais il s'efforcera d'étouffer dans son cœur sa fatale passion. La situation devient difficile pour le romancier. Ménéquette épousera-t-elle Adrien qu'elle n'aime pas, ou celui-ci, se dévouant jusqu'au bout, abandonnera-t-il sa fiancée à l'amour de Julien, un enfant qui, ce matin encore, traduisait du *Cornélius Nepos*. Ces deux conclusions sont inadmissibles et M. Ferdinand Fabre a résolu la difficulté dans un dénouement aussi neuf qu'imprévu et saisissant.

Bien que Julien Savignac ne justifie pas d'une façon aussi complète que les *Courbezons* le titre de *Scènes de la vie cléricale*, puisque la figure du prêtre y est reléguée au second plan, ce n'est pas moins un livre plein d'intérêt, un drame émouvant où, de la première scène à la dernière, on sent passer le souffle de la vraie passion. Tous les personnages en sont puissamment dessinés. Vous connaissez Ménéquette, cette sœur plus humaine de la mystique Cécile, et le farouche Julien, si sympathique dans ses débordements passionnés, et ce brave Sauvageol, et Zabeth que nous oublions, Zabeth, la gouvernante du presbytère, une vieille fille grondeuse et dévouée, tendre et querelleuse, la confidente attendrie des amours de Julien et de Ménéquette. Cette physionomie souriante forme un beau contraste avec le visage sévère et digne de l'abbé Savignac. Et Bly, la robuste chèvre, qui relie si intimement le paysage à l'action, de telle sorte que le cadre ne peut plus être séparé du tableau. Nous ne sommes pas le premier à féliciter M. Ferdinand Fabre de la complète harmonie qui règne entre les sites qu'il décrit et les personnages qu'il met en scène ; mais si cette harmonie entre l'homme et le paysage nous paraît plus complète encore dans *Julien Savignac* que dans *les Courbezons*, c'est à l'heureuse création de Bly que M. Fabre doit ce progrès. En effet, cette chèvre tantôt suspendue au flanc de la montagne, immobile et pareille à une saillie de rocher, tantôt bondissant à travers les garrigues, tantôt accroupie au fond du presbytère et regardant Zabeth d'un œil éveillé, n'est-elle pas à la fois le décor vivant et l'acteur pittoresque, un trait d'union entre la nature et l'homme ?

IV.

Le troisième roman de M. Ferdinand Fabre ne se rattache pas à la série de ses études sur la vie cléricale. Bien que l'auteur n'ait négligé ni l'étude des caractères, ni l'analyse des passions dans ce dernier livre, nous remarquons que l'intérêt romanesque y prédomine. Après nous avoir montré dans *les Courbezons* et *Julien Savignac*, le prêtre et le paysan des Cévennes, M. Fabre nous dépeint dans *Mademoiselle de Malavieille* la bourgeoisie et la noblesse de ces montagnes mais, cette fois, il a voulu donner pour cadre à ses observations et à ses études une action intéressante se déroulant autour d'un personnage énigmatique bien fait pour tenir en éveil notre curiosité, d'un bout à l'autre du livre. Nous ne réprouvons pas ce moyen de captiver l'attention du lecteur, pourvu toutefois que l'observation des sentiments vrais et le développement logique des caractères n'y soient point sacrifiés.

Le héros romanesque de *Mademoiselle de Malavieille* est un simple *gitane*, tondeur de bestiaux, amené un beau matin par le régisseur des Malavieille à la ferme du Malpas, où il étonne tout le monde par sa bonne mine, ses manières de gentilhomme, la fierté de son caractère et l'élégante fermeté de son langage. Bientôt la belle Cyprienne de Malavieille, malgré la révolte de son orgueil, ne peut se défendre d'un violent amour pour ce personnage, sous les haillons duquel elle croit deviner une noblesse native. Le régisseur, lui, ne se pique point de tant de perspicacité, mais, en paysan superstitieux, il prend le *gitane* pour un sorcier et compte sur ses bons offices pour empêcher le mariage de sa jeune maîtresse que M. Cabrol de Malavieille est sur le point de sacrifier aux intrigues des Rouilhac, une famille de bourgeois prétentieux, jadis riches, aujourd'hui ruinés, et qui ne seraient point fâchés de trouver une nouvelle fortune dans la dot de la noble fille des Malavieille. Le tondeur Guerreros n'est point sorcier ; d'ailleurs ce nom n'est pas le sien. Ils appellent le duc de Barrameda, grand d'Espagne, émigré en France après la défaite de don Carlos et obligé, pour vivre, de tondre les troupeaux dans les montagnes. Mademoiselle Cyprienne ne se mésalliera pas.

Dans ce livre comme dans ses premières œuvres, M. Ferdinand Fabre s'est montré analyste profond, observateur habile, paysagiste supérieur. Le type de Birouste est dessiné avec une grande originalité. Forestier, le notaire avare et luxurieux, est encore un caractère très vigoureusement tracé. L'auteur a donné à ce portrait un relief caricatural qui ne messied pas à l'expression de la vérité artistique. Madame Odélie Rouilhac, cette jeune femme plus étourdie que coquette, cette honnête bourgeoise à qui pèse son masque de Cécimène, cette mère qui, pour assurer le bonheur de son fils, se jettera dans les bras de ce hideux notaire pour mourir ensuite de honte et de remords, est une étude touchante et vraie de la femme méridionale. Les cyniques physionomies de Quoniam le cabaretier et de l'ivrogne Genty Rouilhac, forment une opposition vigoureuse avec la noble figure du duc de Barrameda. Tout l'intérêt du roman jaillit de ces contrastes, de cette opposition constante du réalisme le plus crû et de l'idéal le plus élevé.

V.

Après ces trois romans, nul ne saurait contester à leur auteur d'éminentes qualités de paysagiste, d'observateur et d'analyste. C'est toujours avec une grande sûreté de touche, avec un sentiment profond de la couleur locale, un rendu fidèle de la réalité idéalisée par le travail artistique, que M. Fabre nous décrit les sites et les hommes. Il s'est épris d'un vif amour pour ses montagnes, ses prêtres et ses paysans ; aussi a-t-il su nous les faire aimer. Ses œuvres sont d'un écrivain honnête, sincère, convaincu, et cette lecture nous laisse dans l'esprit une sensation de calme, de paix et de bien-être analogue à celle que goûte le corps à se reposer un instant au milieu des frais paysages, au bord

des sources, à respirer l'air pur et vivifiant de la saine nature. M. Ferdinand Fabre sait comme pas un la langue des paysans, ce parler si pittoresque et si riche en images, aussi écrit-il admirablement le dialogue, chaque personnage parle selon son caractère, son état et le milieu où il vit. Ces nuances de langage, consciencieusement observées, étudiées et si bien rendues, donnent aux détails d'une œuvre une immense variété et forment un heureux contraste avec le ton général du récit, plus uniforme et plus sévère. Le style de M. Fabre, limpide et facile, familier même dans les pages de transition, s'élève et s'ennoblit tout à coup, qu'il ait à dépeindre les merveilleux spectacles de la nature ou à raconter les grandes luttes de l'âme humaine. Alors l'écrivain parle une langue serrée, concise, colorée, lumineuse, robuste, mais toujours maître de lui, il sait, par une forte sobriété, se garder des éclats trop brusques. Ceci nous semble le signe certain d'une imagination puissante et fougueuse contenue dans une juste mesure par une volonté inflexible, qualité doublement précieuse! Malheur à l'écrivain qui ne sait point gouverner la folle du logis! Comme un écuyer inhabile montant un cheval emporté, il court grand risque de ne pas atteindre, sain et sauf, le terme de son voyage, c'est-à-dire la fin de son œuvre.

HYACINTHE GISCARD

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 9 au 15 décembre 1865.

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, m. d.
MARSEILLE. b. *la volonté de Dieu*, fr. c. Palmaro, id.
VINTIMILLE. b. *le Sincère*, italien. c. Salomone, poutres m. d.
SAVONE. b. *St-Joseph*, id. c. Parodi, vin
HYÈRES. b. *Miséricorde*, id. c. Bracco, terre glaise.
ANTIBES. b. *l'Aimable*, id. c. Arata, en lest id. id. id.
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest id. id. id.
GÈNES. b. *la Jeune Elvire*, italien, c. Pasquale, m. d.
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest m. d.
FINALE. b. *Conception*, italien, c. Rocca, bois
ST-RAPHAEL. b. *Eugénie*, français, c. Simon, m. d.
NICE. b. *l'Empiré*, id. c. Pegazzano, id.
ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Imbert, id.
ID. b. *Conception*, id. c. Lupi, id.
MARSEILLE. b. *St-Philomène*, italien. c. Minubo, id.

Départs du 9 au 15 décembre 1865.

MENTON. b. *St-Michel*, français, c. Palmaro, m. d.
ID. b. *Aigle Impérial*, id. c. Palmaro, id.

BORDIGHIERA. b. *St-Louis*, italien, c. Arrigo, vin id.
VINTIMILLE. b. *St-Jos. ph.*, id. c. Viale, en lest id.
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, id. id. id.
MENTON. b. *la volonté de Dieu*, id. c. Palmaro, m. d. id.
NICE. b. *Victoire Antoinette*, id. c. Reboa, id.
GÈNES. b. *le Sincère*, italien, c. Salomone, id.
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, id.
PORT-MAURICE. b. *Miséricorde*, italien, c. Bracco vin id.
SAVONE. b. *l'Aimable*, id. c. Araba, terre glaise id.
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Imbert, en lest id. id. id.
MENTON. b. *la Jeune Elvire*, italien, c. Pasquale, m. d. id.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

Casino de Monaco.

Dimanche 17 Décembre 1865

CONCERT

à 2 h. de l'après-midi & à 8 h. du soir

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

PROGRAMME DU SOIR.

SOLISTES :

MM. DELPECH, Cornet-à-pistons,
OUDSHOORN, Violoncelliste et REICHELTL, Pianiste.

PREMIÈRE PARTIE.

Entr'acte du Ballet des Pirates GAERHICK.
Ouvertur des Mousquetaires de la Reine HALÉVY.
Marie, valse E. LUCAS.
Variations sur le Trovatore exécutées par M. Delpech ARBAN.

DEUXIÈME PARTIE.

Ouverture du Freyschutz C. M. DE WEBER.
(a) Grand duo sur l'Africaine, de Meyerbeer, exécuté par MM. Oudshoorn et Reichelt GRÉGOIRE et SERVAIS.
(b) Scène de Bal masqué, (Arlequin) exécutée par M. Oudshoorn D. POPPERT.
Airs du Ballet de Robert le Diable MEYERBEER,

Bulletin Météorologique du 10 au 16 Xbre 1865.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
10 Xbre	11 »	13 »	14 »	beau.	nul.
11 »	10 »	12 »	12 »	id.	id.
12 »	11 »	12 »	12 »	id.	vent.
13 »	9 »	10 »	10 »	id.	id.
14 »	6 »	10 »	11 »	id.	id.
15 »	10 »	11 »	12 »	id.	id.
16 »	10 »	11 »	12 »	id.	nul.

Service entre Nice & Monaco par le bateau à vapeur

PALMARIA

Départs de Nice : { 1^{er} départ à 4 h. du matin.
2^{me} — à 4 h. 30 du soir.
Départs de Monaco : { 1^{er} départ à midi 30.
2^{me} — à 10 h. 30 —

Prix de la traversée (embarquement et débarquement compris) : 1 fr. 50.
Les billets de passage sont délivrés au Bureau de l'agence, sur le port.
Des omnibus spéciaux partant du boulevard du Pont-Neuf, à côté du Café de l'Univers sont affectés à desservir chaque départ et arrivée.

OMNIBUS ENTRE NICE ET MONACO.

Départ tous les jours. { De Nice, à 10 h. du m.
De Monaco, à 8 h. du m.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

OMNIBUS ENTRE MONACO ET MENTON

Deux Départs par jour :

de Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. 30 du soir.
de Menton à 11 — et à 5 h. du soir.

Prix des places : 2 fr. — Bureau à Menton aux Messageries Impériales.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade. — S'adresser à Henri Crovetto, près le Casino.

AVIS. A. DALBERA, à Monaco, se charg de l'achat et de la vente des Fonds publics Français, Italiens. Obligations Mexicaines 1^{re} et 2^e série, Obligations de la Ville de Paris et de toute valeur cotée à la Bourse.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON · D'HIVER 1865-66.

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE, à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT DHERCOURT.

BAINS DE MER CHAUDS. — SALLES D'INHALATION. BAINS DE VAPEUR.

La contrée de MONACO, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord ; sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet; aucune épidémie n'y a jamais pénétré.

Le CASINO, qui s'élève aux Spélugues, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET DE LECTURE. CONCERT l'après-midi et le soir. ORCHESTRE d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — Cuisine Française.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES, et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe BATEAU A VAPEUR, le CHARLES III, récemment construit dans les chantiers de M. ARMAN à Bordeaux, fera cette année le service des voyageurs entre NICE et MONACO, plusieurs fois par jour et en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de Lyon en seize heures; de MARSEILLE en six heures.